

*Nous avons rencontré Marie-Christine Laznik en mars 2005. Nous désirions qu'elle fasse le point sur la question des signes « prédicteurs » du syndrome autistique. Elle a souhaité tout d'abord nous entretenir sur les dernières recherches en imagerie fonctionnelle.*

M.-C. L. : Un article du quotidien "Le Monde" vient de paraître à propos de la découverte d'une importante anomalie dans le fonctionnement cérébral des personnes autistes[1].

La recherche, réalisée avec l'IRM fonctionnelle, a montré que le sillon temporal supérieur (STS) représente, chez les adultes normaux, la zone spécifique dévolue au traitement des signaux vocaux, et l'aire fusiforme (FFA) celle dévolue à la reconnaissance des visages : la reconnaissance de la voix humaine et la reconnaissance des visages constituant deux axes forts des interactions sociales. Cette étude a comparé cinq adultes autistes de sexe masculin avec huit adultes masculins témoins. Les résultats ont montré qu'il n'y avait, chez les sujets autistes, pratiquement aucune activation du STS ; que l'activation corticale, chez eux, était la même pour la voix et les bruits, ces derniers par contre étaient traités comme chez les sujets normaux.

Pour ma part, je ne peux que souscrire à l'intérêt de cette découverte, tout en trouvant néanmoins remarquable qu'il ne soit que rarement précisé, dans la presse grand public, que ce dont il s'agit est une recherche concernant des adultes, mais cette façon de présenter les choses permet de faire dire que l'on a trouvé la cause de l'autisme. Dans l'état actuel des recherches, rien ne permet de trancher entre une conséquence ou une cause.

Il s'agit, sûrement, d'une recherche passionnante, si l'on en exclut son caractère non prouvé d'explication étiologique. Ce qui est probable[2], c'est qu'à 4 ans, et peut-être même avant, le non-usage de cette zone va laisser hors-jeu le sillon temporal supérieur et ce, de façon peut-être définitive.

Lisons comment Monica Zilbovicius s'exprime, elle-même, à ce sujet[3] : « Nous avons démontré que la perception de la voix humaine n'entraînait pas, chez les sujets autistes, l'activation d'une région très spécifique du cerveau qui traite la voix humaine [...]. Ils traitent la voix humaine comme n'importe quel autre son, celui d'une voiture ou d'une cloche, par exemple. Tout cela se fait au cours du développement. L'être humain naît avec une attirance particulière pour les stimuli humains, du coup, il se spécialise, il devient un expert pour la voix humaine et le visage. Il y a probablement chez les autistes quelque chose d'inné, ils ne naissent pas avec cette attirance [...]. Du coup, ils ne deviennent pas experts, et le développement de la région corticale ne se fait pas de la même façon. » Ceci la mène à préconiser une intervention précoce : dès l'âge de 4 ans. Intervention qui donnerait à ces enfants envie d'écouter cette voix humaine. Elle imagine des méthodes ludiques qui créeraient cette attirance pour la voix et le visage. Jusque-là je ne peux que la suivre et lui dire que la psychanalyse peut avoir, dans sa praxis, de quoi donner cette envie, c'est l'essentiel de mon travail auprès des bébés et de leurs parents. Bien avant l'âge de 4 ans : il s'agit de savoir si un psychanalyste peut permettre à un bébé de découvrir le plaisir de susciter le plaisir chez l'Autre.

Par contre, je suis inquiète quand elle parle de « méthodes multimédia ». Il y a longtemps que nous savons la passion de certains autistes pour les cassettes audio et vidéo. Cela ne semble pas aller dans le sens qu'elle recherche. Ces méthodes rééducatives, elle propose de les coupler avec l'usage d'antidépresseurs. Elle ajoute : « Ce n'est pas la faute des parents, c'est la faute à " pas de chance". Les parents sont des acteurs très importants dans la rééducation de ces enfants et dans leur insertion dans la société. » Je ne peux que lui faire remarquer qu'ils peuvent donc être des partenaires de la prise en charge psychothérapeutique de l'enfant.

Il ne me semble pas que sur cette étiologie du « pas de chance ! » où aucune explication génétique ni biologique n'est avancée, nous puissions nous retrouver. Il y

a longtemps que ma lecture des films familiaux des bébés devenus autistes m'a enseigné que le fait que ces bébés n'allaient pas vers l'Autre est là, d'emblée, dès la naissance. Ce qui ne permet pas que la fonction Grand Autre vienne se constituer. Ceci n'exclut pas que des facteurs complexes, que nous ne connaissons pas encore, aient pu jouer pendant la grossesse. Geneviève Haag parle d'une racine prénatale du problème du sonore qui lui est apparue comme très importante[4].

Quant au problème des antidépresseurs : déjà, pourrions-nous penser à une volonté d'un proto-sujet de ne pas entendre cette voix humaine ? Y aurait-il un facteur d'hypersensibilité[5] chez ces bébés, qui les mènerait à éviter une voix humaine pour peu que cette dernière soit porteuse du moindre signe dépressif ? Comme si cela ne pouvait pas ne pas engendrer chez le bébé une réponse de type dépressif intolérable. L'idée de Monica Zilbovicius d'employer des anti-dépresseurs chez ces petits implique l'hypothèse de processus métaboliques de ce type. Si je reste plus que réservée quant à l'emploi de ce type de produits sur des petits, je dois reconnaître que la prise par certaines mères d'un antidépresseur au moment où leur enfant allait mal a amélioré leur relation interpersonnelle. Que l'on ne me fasse pas dire pour autant que la situation plutôt dépressive d'une mère pourrait être la cause de la pathologie de l'enfant : si tel était le cas, une grande partie de l'humanité serait autiste ! Il me semble plutôt que cet élément pourrait réveiller chez l'enfant quelque chose d'analogue peut-être et d'intolérable pour lui. Ne serait-ce pas sur cela que Monica Zilbovicius rêve d'intervenir ?

Même si les autistes adultes peuvent écouter la voix humaine en utilisant une autre zone de leur cerveau, nous pouvons penser que le fait qu'ils n'utilisent pas (ou peu souvent) la zone spécifique pour la perception de cette voix leur rend plus difficile le repérage du registre de l'énonciation par rapport à celui de l'énoncé, c'est-à-dire ce que l'autre désire au delà de ce qu'il dit, dans le registre donc du désir de l'Autre avec un grand A, cela leur resterait inouï. « Qui parle s'oublie dans ce qui se dit derrière ce qui s'entend », écrit Lacan dans L'Étourdit. Le registre de la parole et de la perception auditive (s'entend !) prime dans la question de l'énonciation.

Nous retrouvons souvent chez les autistes devenus adultes une singularité tout à fait perceptible. Ainsi si je prends l'exemple de Mourad[6].

Quand le proviseur du lycée à qui il demande s'il peut parler lui répond « Oui ! » sur un ton où il devrait percevoir quelque chose d'un « non ! », il ne l'entend pas. Il m'explique : « Mais il m'avait dit oui ! » Parce que dans ce « Oui » il n'entend pas qu'il dérange le proviseur. Il n'entend pas la contrariété du proviseur qu'il dérange à ce moment-là. Il n'entend que la représentation de mot.

Il est intéressant de savoir que la musique est traitée chez tout le monde par la zone qui traite les bruits. Il est compréhensible dès lors que les autistes ne soient pas moins doués que les autres pour la musique et parfois plus, comme c'est peut-être le cas de Glenn Gould.

Pour illustrer les difficultés rencontrées par des jeunes autistes de haut niveau, voici encore un exemple concernant Mourad : Récemment, il a été privé de portable parce qu'il avait appelé tant et tant de fois par jour ses copains proches que ces derniers ont fini par aller se plaindre au proviseur, qui a interpellé les parents, qui, eux, ont dû retirer son portable à Mourad.

Quelle signification à cet épisode ?... sinon que Mourad n'entendait pas... Quand il appelait ses copains de façon répétitive, pour leur redire les mots qu'ils lui avaient dits au lycée, il n'a pas perçu, dans le ton du « arrête ! », le moment où cela a basculé vers l'insoutenable pour les autres. Il est tombé des nues quand les cinq se sont plaints.

C'est la question de l'énonciation dans l'énoncé, articulée bien sûr à la question pulsionnelle. Sur le graphe du désir dans le séminaire de Lacan, nous voyons que l'énonciation dessine une ligne allant du registre de la jouissance de l'Autre à la pulsion. C'est ce qui fait problème pour un autiste, même si par ailleurs il n'a pas de

graves difficultés pour les études, liées en grande partie au registre des codes, c'est-à-dire dans le strict domaine de l'énoncé.

Ils sont là les problèmes de Mourad, les difficultés de Mourad avec ses copains. Il est revenu après les dernières vacances assez déprimé, en me disant qu'il n'avait vu personne pendant ses vacances, mais qu'un de ses collègues, à qui il a téléphoné, lui a raconté que tous les copains se donnaient rendez-vous, allaient les uns chez les autres, sortaient ensemble. Et il m'a dit : « Je n'ai jamais été invité. »

Autre exemple : il y avait une fille l'an dernier qu'il aimait bien et qui l'aimait bien. Cette fille avait beaucoup de patience avec lui. Mourad lui téléphonait souvent pour lui demander les devoirs, elle était toujours prête à l'aider. Et puis, il s'est mis à lui répéter « Je t'aime » tant et tant de fois, sans entendre les « Arrête ! » qu'elle lui adressait, qu'il n'a pas entendu le moment où ce harcèlement lui était devenu intolérable. Le père de la jeune fille est allé voir le proviseur qui a appelé les parents de Mourad.

Le proviseur a compris que ce garçon était autiste ; il accepte beaucoup de choses, mais cela n'empêche pas que les rapports sociaux de Mourad puissent être par moments catastrophiques. Il ne fait pas la différence entre le moment où c'est drôle et le moment où ce n'est plus drôle du tout, où cela va tourner au vinaigre.

Il ne peut pas repérer quelque chose de l'affect dans la voix... Quelque chose qui a trait au registre de l'énonciation dans l'énoncé. C'est la question de la pulsion...

C'est la question du symbolique ?

Cette tonalité dans l'échange est concernée par les recherches de Monica Zilbovicius et implique la zone du sillon temporal supérieur : le STS ; quand on traite la voix humaine avec la même zone que celle avec laquelle on traite les bruits, on peut avoir des difficultés.

Pour quelle raison, peux-tu nous le préciser ?

D'abord si tu ne me demandes pas d'étiologie, mais plutôt l'historique des troubles, on peut travailler. Si tu me demandes l'étiologie, je ne peux pas répondre.

Alors parlons d'historique.

Ce que je repère dans les films familiaux de bébés devenus plus tard autistes, c'est qu'il y a une hyperacuité auditive qui fait que dès que tu leur parles en « mamanais », ils t'entendent et ils ne peuvent pas ne pas te regarder. Donc ils distinguent « le mamanais » de la voix normale de tout adulte, mais ils distinguent aussi le mamanais d'une singerie du mamanais.

C'est la question d'une parole vraie quand même que tu poses là ?

Oui et sur deux plans...

Ils ne s'y trompent pas.

Il faut que je sois dans un vrai éblouissement, c'est-à-dire : surprise, sidérée ; si je n'ai pas l'air vraiment surprise, que ça ne me cause pas ce qu'il manifeste ce bébé ou si je ne suis pas dans le plaisir, c'est tout de suite perceptible chez lui, ça nous montre que le bébé a évité ma voix, mon regard, il ne m'entend pas... Je vais vous le montrer, dans mes présentations filmées. Je vais vous montrer ce que j'ai également raconté dans mon article pour les cahiers de Préaut.

Je vais vous montrer deux petites images de Marine quand elle rechute, quand elle retombe malade, et ce qui se passe quand je décide de reprendre le traitement alors que je le pensais terminé.

Sur trois séances : lors des deux premières, il y a dix minutes sans un regard et plus de dix minutes à la troisième séance toujours sans regard, et moi je pense, alors que je n'ai pas encore rencontré Monica Zilbovicius : « Cette gamine va se démolir le cerveau ! mais je ne sais pas dire où. » Aujourd'hui je pourrais dire, c'est le sillon temporal supérieur qui ne va pas travailler...

Le professeur René Diatkine et le docteur Jean Bergès disaient, l'un comme l'autre,

qu'il devait y avoir une « psychosomatique » de l'autisme, que le non-usage de l'organe devait bien léser l'organe. Ce renfermement depuis presque deux mois ne pouvait pas ne pas nuire à son appareil neuropsychologique.

Je vais vous montrer quand même des choses très impressionnantes, du point de vue des remarques que l'on pourrait ajouter au propos de Monica Zilbovicius !

Donc la demoiselle, « remplis, vide » (elle remplissait un pot de feutres et le vidait), étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, est totalement absorbée par sa tâche ; sa mère me précise qu'elle n'arrive pas à voir son visage tant sa fille est absente à toute suggestion de sa part ou même celle de quelqu'un d'autre...

Au bout d'un moment, j'en ai assez et je décide d'aller plus loin... Je me dis qu'il faut que je trouve un moyen d'être en place de tierce personne au sens où Lacan emploie ce terme dans le Séminaire V pour construire S de A/. Donc il faut que j'arrive à donner : et mon émerveillement, et ma surprise, et mon plaisir... L'objet qui est en train de circuler dans cette scène est son yaourt que sa mère lui donne pour son goûter ; Marine l'avale mécaniquement sans jamais regarder sa mère qui lui donne. Je vais jouer à manger une cuillère de yaourt.

« C'est M.-C. Laznik qui va en manger : Hum ! Hum ! Hum ! C'est bon la vanille ! »

Ce fragment, porteur de ma surprise et de mon plaisir devant cette odeur de vanille, suscite chez elle dès le premier « Hum ! », un regard souriant, comme partageant mon plaisir, mais il disparaît, dès la fin de la phrase. Il faut que je me laisse surprendre et que j'aie du plaisir (il faut que le jeu m'amuse !). C'est ce que je tente d'expliquer dans mon propos sur le cas de cette petite fille dans les cahiers de Préaut...

(Nous regardons une séquence vidéo.)

Toute compassion, ce qu'on appelle compatir... ne sert à rien tant que la jouissance de mon côté ne rentre pas en compte au titre de ce S de grand A barré, donc marqué d'un manque sans quoi il ne peut y avoir de surprise, vous allez voir, ça ne marchera pas.

La mère n'arrive pas (entre autres) à capter le regard de sa fille quand elle la nourrit. D'ailleurs, il y a trois semaines que plus personne n'arrive à capter son regard. Dans cette scène, dans mon « Hum ! Hum ! Hum ! », quand je fais semblant d'avaler une cuillère de yaourt, on retrouve des éléments d'étonnement, surprise et plaisir dans ma prosodie ; elle l'entend, elle tourne la tête, elle a donc encore le sillon temporel supérieur qui fonctionne.

La mère va essayer à son tour de capter son attention, et fait semblant de manger le yaourt. Tant que c'est mon « Hum ! Hum ! », elle tourne la tête dans ma direction mais sans me regarder, elle regarde la caméra.

Sa mère va essayer de m'imiter dans la tonalité. Vous entendrez... La voix de la mère est complètement plate et Marine ne tourne même pas la tête.

Il reste que, malgré ma tonalité dans la voix, je ne suis pas moi non plus gratifiée de l'ombre d'un regard.

« Cause toujours tu m'intéresses ! » Vraiment, je ne vaudrais plus que le bruit des voitures qui passent dans la rue.

Ça n'est pas la mimique, c'est la voix. La voix de sa mère est effectivement atone...

Je vais recommencer ce « Hum... Miam ! Quelle merveille ! » On dirait que j'ai découvert le yaourt dans l'existence tellement que c'est bon ! et vous voyez ça fonctionne entre elle et moi !

Mon transfert m'indique que ce nouveau succès suscite une détresse chez la mère : je parviens à soutirer un regard chez sa fille et pas elle, je pense alors « elle en veut aussi ! » J'inverse donc le jeu.

« Là, c'est M.-C. Laznik qui va en donner à maman ! »

À ce moment, surprise pour moi, surprise de me voir nourrir une femme de 40 ans qui n'a pas dû avoir la becquée depuis trente-huit ans ; elle est également surprise, amusée, elle s'exclame étonnée :

« Ah, on a changé de distributeur ! » et il y a un regard amusé de Marine à notre endroit, approchant ses bras rythmiquement comme pour applaudir. Ce n'est pas par besoin que « sa mère se fait donner la becquée ! » Il a fallu qu'elle puisse à son tour se laisser surprendre.

« Cela marche si maman trouve du plaisir, mais si maman se nourrit elle-même, ce n'est pas aussi drôle ! »

Comme elle me regarde toujours tenir ce yaourt, je lui offre une vraie cuillerée. Marine ouvre la bouche, mais en baissant le regard dans son habituelle indifférence. « Je n'en ai que lorsque l'on fait les petits clowns ! »

Cette enfant distingue clairement le registre du besoin alimentaire de celui de la pulsion orale nécessairement intriquée aux pulsions scopiques et à la pulsion invoquante. Cela remet en question d'ailleurs la théorie de S. Freud selon laquelle le lien à l'Autre va s'étayer à partir de la satisfaction du besoin. Chez Marine, ce n'est pas de yaourt que peut se nourrir son envie de regarder et d'écouter ; c'est d'une particulière prosodie dans nos voix, porteuses des pics alternés entre surprise et plaisir.

Ce langage « parentais » bien sûr n'est possible que quand l'enfant suscite cet accrochage à l'Autre.

Je vais refaire ce petit manège et, évidemment, au bout de la cinquième fois... ça ne marche plus. On l'a étudié à l'ordinateur, je n'ai plus de pics prosodiques dans la voix, c'est extraordinaire quand même ! Ça veut dire que la voix elle-même, Marine la distingue encore dans des subtilités extraordinaires.

On ne peut pas résister à la voix de la sirène, c'est-à-dire que la prosodie avec « la surprise plaisir », tout le monde y est sensible, en tout cas, à cet âge-là.

À partir de ce moment, je vais faire tout un travail psychique, il faut que je me trouve un moyen et de m'étonner et de m'émerveiller. Si je ne m'émerveille pas, ça n'ira pas. Je vais m'inventer un cinéma intérieur,

Du fait que ce sont les pics prosodiques qui accrochent l'enfant, ce « Hum ! Miam ! » ne vient-il pas te représenter de façon signifiante pour cette petite fille, par ces signifiants « plaisir » justement dans la musicalité de ton propos ?

Oui, le pic prosodique, ça n'est rien d'autre qu'une manifestation de sidération et lumière, surprise et plaisir, c'est articulé à la présence psychique de l'autre.

Oui, tu l'expliques bien dans tes travaux.

Alors vous avez entendu, je lui dis : « Sens l'odeur ! » C'est complètement aberrant, on ne sent pas l'odeur ! C'est « sens l'odeur ! » ou « Regarde l'odeur ! » Je ne sais même plus ce que je lui ai raconté. Parce que moi pour me faire mon cinéma interne je m'imagine une plante, j'imagine la vanille que je n'ai jamais vue... j'ai découvert après que ça s'appelait le gardénia.

Le gardénia ? en plus c'était la fleur de Freud !

De façon plus triviale, j'imagine cela parce que le yaourt est blanc et sent la vanille. J'imagine ce que je peux ! J'imagine l'odeur de la vanille, en fait je vois un grand gardénia, et je dis à Marine : « Regarde l'odeur ! » Parce que je suis en train de lui montrer le plant de gardénia. Elle se met donc à me regarder ! C'est gagné et ça tient le reste de l'entretien.

C'est intéressant, ces deux pulsions liées là.

Tout à fait, les deux pulsions sont liées, le regard et l'odorat, et du coup je suis ébahie. Je peux vous dire que je le vois mon plant avec sa feuille verte et ses grandes fleurs blanches, Je suis devant un gardénia géant... Je n'en ai jamais vu de ma vie, je sens l'odeur de la vanille, et là évidemment, je m'étonne. Je n'ai d'ailleurs jamais vu de gardénia.

Tu es allée la chercher loin ta capacité à rêver.

Il le fallait, ça a marché.

On ne peut pas tricher...

On ne peut pas tricher et en plus il faut parfois inventer !

Les enfants autistes ne nous pardonnent pas de ne pas inventer quoi ? Un jeu de leurre ?

Toujours est-il que là, Marine ne peut pas ne pas regarder en notre direction. Je m'entends dire : « Regarde l'odeur ! » Ça a quelque chose de stupide : « Regarde l'odeur », c'est parce que je suis en train de voir la plante devant mes yeux avec ses belles fleurs, ce sont des fleurs de gardénia, ça n'a rien à voir avec la situation, j'ai seulement sous le nez l'odeur artificielle de vanille d'un yaourt blanc.

C'est toujours ce que nous tentons de faire, inventer quelque chose !

Mais bien sûr ou tout du moins on essaye...

On ne le sait pas vraiment si ça va marcher, mais peut-être on ne va pas inventer n'importe quoi, même si ce qu'on invente n'a a priori pas de sens, ça en a un au moins du point de vue de l'inconscient.

Quand ça marche avec les bébés... parce que... Quand ça ne marche pas... je ne peux pas oublier que j'étais très déçue au début de cette séance, au départ, où je n'arrivais plus à capter son attention ; donc, je me suis dit : « Tu n'es plus dans la surprise et dans l'émerveillement, il faut que tu t'inventes de la surprise et de l'émerveillement. » Cela nous montre quoi ? On pourrait parler de mon contre-transfert de mon transfert, de ce que vous voulez, mais ce qui est intéressant par rapport à cet épisode c'est que le bébé distingue une vraie prosodie, celle qui est en jeu dans une adresse, d'une fausse prosodie.

Absolument !

Je ne l'ai pas assez dit dans cet article !

C'est la discrimination d'une parole vraie ?

D'une parole ...Vraie ?? oui et non... ? !

Tu as raison, parce que toute relation avec un tout-petit tourne autour d'un jeu de leurre...

Mais, il faut qu'il y ait un vrai plaisir, et surtout une vraie surprise, pas seulement que tu ne t'ennuies pas, pas seulement que tu aies du plaisir, il faut que tu te laisses surprendre.

## NOTES

[1] H. Gervais, P. Belin, N. Boddaert, M. Leboyer, A. Coez, I. Sfaello, C. Barthélemy, F. Brunelle, Y. Samson, M. Zilbovicius : « Abnormal cortical voice processing in autism », *Nature Neuroscience*, n° 7, 8, p. 801-802, 2004.

[2] Ces recherches sont encore très récentes et controversées dans le milieu scientifique.

[3] Extrait de L'Express en ligne du 20 décembre 2004 : les chercheurs de l'année 2004, « Les autistes ne reconnaissent pas la voix humaine », entretien réalisé par F. Maxime et E. Lecluyse.

[4] G. Haag, « Réflexions de psychothérapeutes de formation psychanalytique s'occupant de sujet avec autisme », encore non publié.

[5] Frances Tustin avait évoqué quelque chose d'analogue à propos de ces petits – futurs autistes – très vulnérables, des enfants qu'il aurait fallu garder sous serre. Par contre, je ne la suis pas quand elle imagine une période préalable où la mère et l'enfant auraient vécu un lien anormalement étroit dont la rupture aurait été traumatique pour les deux. Ce n'est absolument pas cela que l'on décrypte, ni dans les films familiaux ni dans mon expérience d'analyste avec ces nourrissons et leurs mères. Voir F. Tustin, *Conversation psychanalytique*, Association Audit Anduze, 1994.

[6] Il s'agit d'un des trois enfants du livre de M.-C. Laznik , Vers la parole : trois enfants autistes en psychanalyse, Paris, Denoël, 1995.

Cette interview a été publiée dans son intégralité en 2006 dans Le Journal français de psychiatrie, numéro 25 : "Autismes", éd.Erès.